

Entretiens  
**D'ANDRÉ DU BOUCHET**  
avec Alain Veinstein  
*(1979-2000)*

L'Atelier contemporain, François-Marie Deyrolle éditeur  
& INSTITUT NATIONAL DE L'AUDIOVISUEL

*Quelques mots en guise de préface à ce recueil d'entretiens, la quasi totalité de ceux qu'André du Bouchet m'a donnés de 1979 à 2000, le dernier ayant été enregistré quelques mois avant sa mort.*

*À l'exception de deux d'entre eux, que m'avaient demandés L'Autre journal et Libération, ces entretiens eurent pour destination les différentes émissions dont je me suis occupé au long des années à France Culture.*

*J'ai rencontré André du Bouchet bien avant d'imaginer que je ferais un jour de la radio. À ses livres et à nos rencontres je devais des moments de vraie plénitude. Il était pour moi l'« autorité ». Je ne pouvais ni lire ni écrire sans penser à lui, tant ses écrits et ses jugements, souvent sans appel, étaient pour moi l'évidence même. « C'est vrai parce que je le dis », lit-on dans l'un de ses textes. Chez ce poète qu'on a souvent considéré comme obscur, hermétique, je n'ai jamais vu que de la clarté, « la clarté poussée à son extrême », comme il le disait du Coup de dés. Une clarté qui m'a toujours paru illuminer dans un même mouvement sa relation aux mots et aux autres, comme à toutes choses de ce monde.*

*Je connaissais assez son ironie cinglante pour ne pas redouter qu'elle puisse s'exercer à mes dépens. Je n'ose pas imaginer sa réaction quand il a constaté des années plus tard que je faisais profession de lire le tout venant de l'actualité littéraire, au détriment de tout le reste, c'est-à-dire de presque tout, au point même de perdre longtemps le goût d'écrire. Il est vrai que je pouvais le tenir en partie pour responsable de la situation, car c'était lui qui, dans les années 60, soucieux de mes fins de mois difficiles, m'avait recommandé à Jean-Pierre Burgart, qui dirigeait le « bureau des auteurs » de la télévision, pour un emploi de lecteur de projets de dramatiques. Ce fut le détonateur qui mit le feu aux poudres, jusqu'au feu d'artifice final : la vie à plein temps dans « la désinvolture du proféré », comme André aurait pu dire.*

*Je me souviens avoir tardé à lui parler de ma descente au micro. Lui avouer que je me livrais au plus répréhensible des trafics ne m'aurait pas davantage embarrassé. J'étais passé de l'autre côté. J'avais conclu un pacte avec le diable. La place prise par la radio dans mes préoccupations limitait en outre nos sujets de conversation. À cette époque, je ne pouvais plus parler que de ce dont je ne pouvais pas lui parler, si je ne voulais pas voir la porte de l'appartement de la rue des Grands-Augustins se refermer définitivement sur moi. Lui parler des livres que je lisais quotidiennement, était un combat perdu d'avance. Il lui suffirait de trois mots pour balayer tout ça. C'était tout juste si je me risquais parfois à évoquer les silences, le trouble de certains écrivains confrontés à la nécessité d'avoir quelque chose à dire pour faire bonne figure au micro. Son écoute était elle-même silencieuse, vaguement souriante. Ce n'était pas à lui, évidemment, que j'allais souligner la difficulté d'habiter une langue, ce que c'était que de se heurter à elle, de se découvrir à chaque mot aux prises avec elle et de se découvrir dans cette relation, l'enjeu étant de se rejoindre soi-même. Ce qui n'est possible qu'en étant sans relâche aux prises avec cette langue qui vous échappe, comme avec ce qui la déborde.*

*Le mot relation me paraît central s'agissant d'André du Bouchet. Relation à la langue, qui est celle d'un ordre face au démesuré. Quelques mots pris dans la banalité même, collant de près à la réalité telle que l'appréhende tout un chacun, mais des mots détournés au point de n'être plus reconnus par ceux qui les emploient couramment. Il opposait la relation à la communication qui envahit aujourd'hui complaisamment les discours sans jamais vraiment passer à l'acte. Il ne craignait pas, lui, de parler d'une « relation destructrice » : « Je n'aime que ce qui se prête à être supprimé, retranché – et je retranche ce que j'aime. » Détruire pour faire place nette, aérer, faire de l'air (autre maître-mot de la poésie d'André du Bouchet), « comme si je ne pouvais voir avec netteté qu'à travers ma destruction », écrivait-il. Lisant cette phrase, je me rappelle ses emportements, lorsque je lui rendais visite, contre tout ce qui pouvait s'apparenter à du discours. À propos de destruction, il me semble que tous ses écrits, vers ou proses,*

*peuvent être lus comme une entreprise passionnée de démantèlement du discours pour ne conserver que ce qui, en dernière extrémité, a pu résister. Ce qui naît, si je peux m'exprimer ainsi, sous le sabot du cheval. Bien plus : le mot résister me fait aussitôt songer au laurier qui a survécu, selon des témoins, dans le cratère creusé par la bombe d'Hiroshima. J'ose cette comparaison, parce qu'avec André du Bouchet nous sommes sans aucun doute à un tel degré d'intensité.*

*L'intensité vécue dans mes lectures et nos rencontres, j'ai voulu la partager à la radio. Rien, certes, ne me paraissait plus incongru que de proposer à André des entretiens radiophoniques. Mais c'était plus fort que moi, devenu intervieweur, je ne pouvais rencontrer personne sans avoir le réflexe immédiat, chaque fois que possible, de mettre en marche mon magnétophone. À ma grande surprise, André du Bouchet ne m'opposa pas une fin de non recevoir. Je fus toutefois incapable de me retrouver face à lui dans un studio et de lui imposer l'exercice dans l'artifice de la vraie grandeur. Je me suis donc toujours rendu chez lui en compagnie d'un preneur de son. Déjà, la présence du technicien et de son matériel en un lieu que j'avais pour ainsi dire « sacralisé » me paraissait comme le comble de l'insolite. Parler à André du Bouchet comme nous en avons l'habitude en sentant autour de nous des présences invisibles, celles des auditeurs, ne le fut pas moins. J'étais tendu comme jamais. Victime d'une double peur : devenir un autre aux yeux d'André ; ne pas réussir à transmettre à ceux qui nous écouteront le choc de sa présence. André, lui, ne semblait nullement dérouter par quoi que ce fût. Il parlait comme il m'avait toujours parlé sans tenir le moindre compte de la circonstance. Pas de double langage. Une seule voix, reconnaissable entre toutes, que les lecteurs de ces entretiens, je pense, retrouveront.*

*André du Bouchet est mort le 19 avril 2001 à Truinas, dans la Drôme, cet endroit escarpé que, se sachant perdu, il avait voulu rejoindre, comme pour un adieu à ses montagnes, à ses chemins si souvent arpentés, un carnet à la main. C'est dans ce paysage élémentaire, en tout cas, qu'il aura en grande*

partie fondé cette relation avec le monde que j'évoquais en commençant, et reconnu ce qu'il y avait de plus caché et de plus essentiel en lui. Toute sa poésie en témoigne, entièrement tournée vers cette relation, déchirée, justement, par la violence destructrice et irrespirable de la guerre, qui fit coïncider sa découverte du monde et le début de son expérience de l'écriture. Ce n'est pas un hasard si son premier livre, publié en 1951 chez Aubier, s'intitule *Air*, titre qu'il ne cessera de reprendre par la suite. « Je respire ce que je vois », lui est-il arrivé d'écrire. Dix ans plus tard, Dans la chaleur vacante, ce grand livre, paraît au Mercure de France. Une vingtaine de titres suivront jusqu'à L'emportement du muet, à l'automne 2000, toujours au Mercure de France, et en mars de la même année, Tumulte chez Fata Morgana, le dernier livre d'André du Bouchet publié de son vivant. Autant de livres (des poèmes, des essais sur quelques peintres et peu d'écrivains, de rares traductions) qui s'imposent par la même tension, la même hauteur prise sur soi et sur les choses, quand choses et soi finissent par se confondre et que le poème ouvre le chemin à l'inconnu. Autant de livres, également, où l'écriture apparaît comme une forme de retrait. « J'écris le plus loin possible de moi » affirme une phrase fameuse de Dans la chaleur vacante. À rapprocher de cette autre : « Je suis plus loin de moi que de l'horizon. » Ailleurs, on peut lire : « Il faudrait pour bien faire que je ne sois pas là. » Ailleurs encore : « Je n'écris que pour me retirer. » Et dans Carnet : « Je me veux aussi mort qu'un mur, ou vif qu'un arbre (...). Voir hors de l'homme, sans application ni emploi. » La poésie, André du Bouchet l'a montré de livre en livre, ne peut s'écrire qu'au prix d'un tel désintéressement. C'est en passant par le point obscur du retrait que s'éclaire un espace capable de tenir tête à la fuite du temps. Nés du manque, les mots qui s'y arrêtent en tirent une force sans égale. Le poème, la prose aussi bien, car tous deux finissent par se confondre, s'imposent dans la violence de leur évidence, alors même que « cette émotion appelée poésie », pour reprendre les mots de Pierre Reverdy, est gravement tenue pour rien de nos jours, au risque de compromettre notre relation à la langue. Afin qu'elle ne soit pas frappée de mutisme, il faut, comme on peut le lire dans L'incohérence, « peser de tout son poids sur le mot le plus faible jusqu'à ce qu'il éclate et livre son

ciel ». En insistant sur la valeur de chaque mot, dans le rapport d'un mot à l'autre, la poésie « rappelle la façon dont nous tenons à la langue pour vivre ». Le lecteur d'André du Bouchet a toujours, en effet, son mot à vivre. Il est acteur des remous et des bouleversements créés par le poème. C'est lui qui dit JE. À lui de tenter sa chance. De chercher à s'approprier la parole qui fait éclater la vérité.

Alain Veinstein

Un très mauvais signe pour moi, peut-être (*rire*). Cela signifie que ce que j'ai pu faire a été estimé comme un apport. Cela prouve peut-être que cette relation avec la langue que je croyais rompue ne l'est pas tout à fait.

(*Albatros*, France Culture, 13 décembre 1983)

## REMOUS

*Partons du titre que vous avez donné à ce nouveau livre, André du Bouchet, Peinture. Titre (au) singulier.*

Il se peut que la dimension métaphorique de ce mot soit rendue sensible par le fait que très peu de peintres ou de peintures sont mentionnés dans ce livre. Il m'arrive même de dire plusieurs fois que la peinture n'a jamais existé. Proposition insoutenable, difficile à débattre, qui signifie que tout est peinture... Nous sommes à chaque moment de notre existence engagés dans un monde de représentations sur lesquelles nous nous appuyons, comme dans le langage nous nous appuyons sur les mots, mais il s'agit de représentations qui ne sont pas l'objet de notre vie, le but que nous nous donnons: la représentation est sans cesse à traverser. Et dans mon rapport avec *les* peintures, je me suis souvent aperçu que, quand une peinture me touche, je ne m'y attarde pas; elle est l'amorce d'une accélération de temps qui m'incite à tourner très rapidement le dos à la peinture et à m'engager dans la lumière de l'espace qu'elle m'a ouvert. Au fond, quand je me suis risqué, sans très bien comprendre ce que je disais, à avancer que la peinture n'a jamais existé, je voulais dire que la peinture n'a pas de place circonscrite dans mon existence en tant que catégorie close, cadrée: en tant qu'objet d'art... Tout est peinture... Le rapport que l'on peut avoir avec le monde est peinture, dans le sens d'une apparition, d'une représentation et de l'annulation de cette représentation que l'on traverse pour être. Mais ce point d'être, de présence, on ne le soutient que par intermittence: il est trop fort pour être soutenu continûment... Il ne faut pas que les peintures – ou la peinture – se substituent à ce rapport d'existence. Et c'est là, je pense,

le contresens de l'art, de la poésie ou du livre. On prend un livre, on regarde un tableau pour atténuer notre rapport au monde, à l'être, à la présence; c'est une sorte d'écran protecteur second destiné à nous rassurer. Or il ne s'agit pas d'atténuer, mais d'aviver, donc de traverser la peinture, la page... Il s'agit, par le mot, d'être en rapport un instant avec ce qui est en dehors du mot ou, dans la peinture, avec quelque chose qui n'est pas de l'ordre du tableau.

*Vous laissez entendre que la peinture serait une langue qui précéderait la parole.*

La langue nous précède... Dans le rapport que nous avons avec la langue, nous venons au monde, mais la langue dont nous nous servons a existé bien avant nous. Il y a donc toujours un sentiment d'antériorité par rapport à la langue, et nous usons de cette antériorité pour localiser momentanément une sensation initiale qui est sans précédent. Ce sentiment d'appartenance au monde, chaque fois que nous l'éprouvons, il est sans précédent et nous le formulons par cette langue dont la longue généalogie nous précède. Mais pour en revenir à la peinture, elle a aussi dans ce livre une valeur métaphorique en ce sens que si tout est peinture, moi qui ne peins pas au sens technique du mot, qui suis incapable de tenir un pinceau, écrivant ces pages, plaçant un mot dans la page, je l'éprouve en tant que peintre, je me dis peintre... Ainsi, vers la fin du livre, parmi les quelques rares passages qui semblent avoir explicitement trait à des peintures, il y a un souvenir revêtu d'une promenade à Aix, il y a quelques années, où j'avais vu des tableaux de Cézanne. Après les avoir vus, les fenêtres du musée Granet ne donnant pas sur une lumière intéressante, je suis parti à pied vers la Sainte-Victoire. Et ce que je voyais, le sol que je foulais, les accidents de lumière sur la Sainte-Victoire, les modifications de cette montagne dans le jour, me donnaient bel et bien le sentiment d'être dans la peinture que les tableaux de Cézanne, vus quelques heures plus tôt, m'avaient ouverte. Je faisais retour à la source de cette peinture, et

j'étais de nouveau dans le monde muet, antérieur aux peintures, dans la peinture antérieure aux peintures: il s'agissait pour moi de formuler dans ma langue, qui est celle des mots et non pas celle des touches, mais des mots envisagés en tant que touches. Il me fallait, moi aussi, être peintre.

*Peinture et page sont toutes deux, comme vous l'écrivez, «nœud dans le vif».*

Le nœud est l'image d'un remous dans l'eau. On voit parfois dans un ruisseau ou une rivière quelque chose qui est comme un nœud parce que cela ne bouge pas. Pourtant, ce nœud se déplace insensiblement. Loin d'être fixe, il est au fond la permanence d'un dénouement, un dénouement qui n'a de cesse. On le voit comme dénouement plutôt que comme remouement, et il marque cette fixité quelquefois d'un remous dans l'eau lorsque le courant est très vif: il marque justement la vivacité du courant.

*En lisant Peinture, je me demandais si la séparation n'y est pas centrale.*

Le centre, c'est le nœud, le nœud qui n'en finit pas de se dénouer. Il y a là un déplacement qui est le jour. La répétition, la récurrence du jour marque ce qu'il y a de nouveau, l'innovation dans le temps: mais ce déplacement nous échappe. Dans la mesure où la conscience cherche à se saisir de ce qu'on écrit, on ne peut être conscient que d'un point de fixité: nous changeons, et notre propre changement nous échappe. On peut dire que si on essaie chaque fois de regagner le même point, ce point central se sera lui-même déplacé. Une séparation à notre insu se sera effectuée, et c'est ce qui donne, quand ce déplacement est saisi de façon globale (et le global, c'est un livre ou un tableau), la lumière. Le jour, c'est le déplacement opéré à notre insu, car, en écrivant, on ne cherche pas à écrire quelque chose de nouveau, de différent de ce

qu'on a écrit : c'est toujours la même chose qu'on essaie de préciser, de serrer de plus en plus près. C'est là qu'il est possible de parler de nœud, mais, en vérité, ce nœud, comme le remous dans le courant, c'est le dénouement perpétuel : c'est cela le jour, c'est aussi la séparation de soi.

*À la différence des précédents, Peinture est un livre continu, qui semble vouloir retrouver l'épaisseur du temps.*

C'est une ligne continue, mais qui se fractionne, se rompt. Je n'ai pas recherché la continuité. Ce livre a été écrit jour après jour, sur une période assez étendue, sans savoir où j'allais. Il y a une cohérence que je n'ai pas recherchée. La continuité tient parfois à un accident de langue, à une assonance : c'est quelquefois le timbre d'un mot qui le marque. Elle tient à la nature physique du rapport avec la langue, à ce que Mandelstam appelle « la physiologie de la lecture ». Pour que cette continuité soit assurée, il faut quelque chose qui serait de l'ordre de la rugosité de la langue, une langue avec laquelle est entretenu un rapport d'éveil, c'est-à-dire de rupture. Et c'est cela renouer : ce nœud qui se reforme sans cesse. Il ne se reformerait pas si le fil n'était pas rompu, et une fois qu'il est rompu, il y a quelque chose qui continue en dessous et qui affleure de nouveau.

(L'Autre Journal / Les Nouvelles littéraires, n°1, décembre 1984)

## TOUCHER AU POINT VIVANT

*En termes journalistiques, c'est un événement. Cinq livres d'André du Bouchet paraissent ces temps-ci. Ici en deux, des poèmes, et des traductions de Hölderlin et de Paul Celan au Mercure de France ; un texte sur le peintre Pierre Tal-Coat, Cendre tirant sur le bleu, chez Clivages ; la reprise enfin, chez Fata Morgana, de poèmes des années cinquante, Air, suivi de Défets. À ces cinq livres, s'en ajoute un sixième, cette fois sur André du Bouchet. Sous le titre Autour d'André du Bouchet, ce sont les Actes d'un colloque qui s'est tenu à l'École Normale Supérieure il y a trois ans, l'année où il reçut le Prix national de Poésie. C'est alors que les difficultés commencent pour l'intervieweur. Souvent retiré dans sa montagne, résolument coupé du milieu littéraire parisien, André du Bouchet ne se prête pas volontiers au jeu de l'interview. Les réponses aux questions qu'on serait tenté de lui poser se trouvent dans ses poèmes, qui, évidemment, se suffisent à eux-mêmes. Mais comment présenter ce poète aux auditeurs qui ne le connaîtraient pas encore ? Faut-il parler à sa place, comme on le fait parfois ? Faire débattre à son sujet quelques spécialistes de la poésie contemporaine ou se contenter d'écouter la lecture d'une suite de poèmes ? J'ai choisi un compromis entre ces différentes voies. Nous l'écouterons lire les pages qu'il aura choisies, et, pour commencer, je diffuserai les moments d'un entretien qu'il m'a accordé récemment.*

*Face à vos poèmes, André du Bouchet, un lecteur non averti doit-il passer son chemin ?*

Ce lecteur non averti, pour moi le vrai lecteur, s'apercevra, à entendre ce que je dis, qu'il n'y a pas tellement lieu de comprendre, ou de ne

réellement touché. Ce que l'on écrit pour soi atteint un soi qui est un autre. Il y a quelque chose d'extraordinaire qui peut se passer, qui est hors de la pseudo communication journalière lorsqu'on se précipite, et moi-même du reste, sur un journal qui est oublié le lendemain et que l'on ne relit jamais. Il y a dans la poésie une forme de communication qui est intarissable, qu'on peut relire indéfiniment. Les quelques-uns qui le font sont porteurs de multitudes. Ce n'est pas dénombrable.

*C'est une fraîcheur toujours renouvelée ?*

Une fraîcheur communicative, une fraîcheur de communication. Il ne s'agit donc pas d'un jeu. Je vous disais tout à l'heure qu'un jeu de langage, qui est le langage bouclé sur lui-même, est pour moi tout à fait stérile. La fraîcheur, c'est le langage qui ne se referme pas sur soi.

*(Surpris par la nuit, France Culture, 20 novembre 2000)*

## TABLE

7	<i>Quelques mots en guise de préface</i>
13	À propos de Baudelaire
25	L'interlocuteur
30	La poésie n'a pas de prix
33	Remous
37	Toucher au point vivant
59	Un rapport de vie
63	Alphabet, incendie
67	Un rapport d'amitié
74	Points d'ancrage
89	La fraîcheur



ANDRÉ DU BOUCHET  
(sélection)

*Air suivi de Défets* 1950-1954, Fata Morgana, 1986  
*Sans couvercle*, GLM, 1953  
*Dans la chaleur vacante*, Mercure de France, 1961 ; Poésie/Gallimard, 1995  
*Ou le soleil*, Mercure de France, 1968 ; Poésie/Gallimard, 1995  
*Qui n'est pas tourné vers nous*, Mercure de France, 1972  
*Laissez*, Hachette-POL, 1979, Fata Morgana, 1984  
*L'Incohérence*, Hachette-POL, 1979, Fata Morgana, 1984  
*Peinture*, Fata Morgana, 1983  
*Rapides*, Fata Morgana, 1984,  
*Ici en deux*, Mercure de France, 1986 ; Poésie/Gallimard, 2011  
*Carnet*, Plon, 1990, Fata Morgana, 1994  
*Alberto Giacometti – dessin*, Maeght, 1991  
*Axiales*, Mercure de France 1992  
*Poèmes et proses*, Mercure de France, 1995  
*Carnet 2*, Fata Morgana, 1998  
*L'Àjour*, Poésie/Gallimard, 1998  
*L'emportement du muet*, Mercure de France, 2000  
*Annotations sur l'espace non datées*, Fata Morgana, 2000  
*Tumulte*, Fata Morgana, 2001

ALAIN VEINSTEIN

*Répétition sur les amas*, Mercure de France, 1974  
*Qui l'emportera ?*, Le Collet de Buffle, 1974  
*L'introduction de la pelle*, Orange Export Ltd, 1975  
*Dernière fois*, Orange Export Ltd, 1976  
*Recherche des dispositions anciennes*, Maeght, 1977  
*Corps en dessous*, Clivages, 1979  
*Sans elle*, Lettres de Casse, 1980  
*Ébauche du féminin*, Maeght, 1981  
*Même un enfant*, Le Collet de Buffle, 1988  
*Une seule fois un jour*, Mercure de France, 1988  
*Bras ouverts*, Mercure de France, 1989  
*L'Accordeur*, Calmann-Lévy, 1996  
*Violante*, Mercure de France, 1999  
*Tout se passe comme si*, Mercure de France, 2001  
*Bonnes soirées*, Farrago, 2001  
*L'Intervieweur*, Calmann-Lévy, 2002  
*La Partition*, Grasset, 2004  
*Dancing*, Le Seuil, 2006  
*Le développement des lignes*, Le Seuil, 2009  
*Radio sauvage*, Le Seuil, 2010  
*Voix Seule*, Le Seuil, 2011  
*Scène tournante*, Le Seuil, 2012  
*Cent quarante signes*, Grasset, 2013  
*Du jour sans lendemain*, Le Seuil, 2014  
*Les Ravisseurs*, Grasset, 2015  
*Venise, aller simple*, Le Seuil, 2016

L'ATELIER CONTEMPORAIN

*Observations sur la peinture*, Pierre Bonnard  
*Les Exigences de l'émotion*, Pierre Bonnard  
*Chemins ouvrant*, Yves Bonnefoy & Gérard Titus-Carmel  
*L'Hypothèse du désir*, Leonardo Cremonini & Régis Debray  
*Toute une vie bien verticale*, Manuel Daull  
*Écrits pour voir*, Maryline Desbiolles  
*De l'Art Brut aux Beaux-Arts convulsifs*, Jean Dubuffet & Marcel Moreau  
*Personne n'est à l'intérieur de rien*, Jean Dubuffet & Valère Novarina  
*Petit glossaire de l'argot ecclésiastique*, Jean Follain  
*Tant de silences*, Christophe Fourvel  
*Mon art, mon métier, ma magie...*, Sam Francis  
*Conversation sacrée*, Patrice Giorda  
*Ricordi*, Christophe Grossi  
*L'Île blanche*, Bruno Krebs  
*Autoportrait en visiteur*, Jérémie Liron  
*Suzanne et les Croûtons*, Claude Louis-Combet  
*Le Nu au transept*, Claude Louis-Combet  
*À vol d'oiseaux*, Jacques Moulin  
*Portique*, Jacques Moulin  
*Écrire à vue*, Jacques Moulin  
*La Hante*, Éric Pessan  
*Admirable tremblement du temps*, Gaëtan Picon  
*La Peinture et son Ombre*, Jean-Claude Schneider  
*Une réponse sans fin tentée*, Pierre-Alain Tâche  
*Nathalie Savey*, Philippe Jaccottet, Michel Collot, Héroïse Conésá,  
Yves Millet

Cette édition originale des entretiens d'ANDRÉ DU BOUCHET avec ALAIN VEINSTEIN, retranscrits avec la participation d'Amaury Nauroy, mis en pages par Juliette Roussel, et conjointement édités par L'Atelier contemporain et l'Institut National de l'Audiovisuel, est sortie des presses de l'imprimerie Ott, à Wasselonne, pour paraître en librairies au mois de janvier 2016.

© L'Atelier contemporain & Institut National de l'Audiovisuel  
ISBN 979-10-92444-32-2

Ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre